LA SYRIE MARTYRE

Lettre ouverte au roi Alphonse XIII

Paris, le novembre 1916.

Sire,

Votre grande âme s'est penchée sur les blessés, les prisonniers, les déportés de cette guerre sans précédent.

Votre Majesté n'a pas voulu que la neutralité de l'Espagne fût passive, insensible et inutile et ne s'ennoblît pas de la plus grande somme possible de bonnes actions.

Aussi, de toutes parts, la douleur, la détresse, l'angoisse ont-elles assiégé votre palais.

Sire, vous ne vous êtes pas défendu contre ces assauts de la misère humaine. Vous vous êtes rendu à sa première sommation. Et cette reddition est une de vos gloires.

Largement ouvertes, les portes de votre pitié ont vu affluer tant de souffrances que, peut-être, n'y a-t-il plus de place à celle que je voudrais pousser, lamentable, humble, timide, sous vos yeux compatissants.

Mais, pour votre jeune et généreuse Majesté, il ne peut y avoir de présséances dans ce défilé de misères. Toutes ont le même rang, celles que l'état de guerre explique sans les justifier, comme celles que rien ne saurait expliquer, sinon la folie du crime, innée chez certains peuples que l'humanité devrait renier si elle veut reprendre, après cette faillite de la civilisation, son ascension vers quelque idéal de vrai et durable progrès.

Sire, un petit peuple agonise tout entier. Il meurt littéralement de faim, mort affreuse voulue par un homme : Djemal ; ordonnée par un gouvernement : le gouvernement turc, et exécutée par des soldats indignes de ce nom.

Ce petit peuple est le peuple libanais, en sa grande majorité chrétien et catholique.

Il n'est pas en guerre. Le Liban était, hier, un petit pays ayant une certaine autonomie garantie par les puissances européennes. Il est sans armes, pacifique, inoffensif. Son crime est de garder aux puissances qui lui ont été secourables des sentiments de gratitude, sans manifestations pouvant légitimer de telles représailles.

Pendaisons, crucifiements, déportations, il a tout souffert sans qu'aucune voix ne s'élevât en sa faveur. Les musulmans arabes, ses frères de langue, d'abord confondus avec lui dans la haine des Turcs, ont trouvé, eux, un défenseur. La menace du grand chérif de la Mecque a arrêté les débordements des bourreaux qui ont concentré toute leur cruauté sur les chrétiens abandonnés de Dieu et des hommes.

Les massacres en masse, comme l'ont déclaré les autorités turques, n'étant plus dignes d'un pays mieux organisé qu'à l'époque de l'extermination des Arméniens, les exécutions n'allant pas assez vite en besogne, la mort par la faim fut choisie et appliquée.

Cent cinquante milie, sire, sont déjà morts ainsi. Et, comble du raffinement, on meurt de faim devant le blé accumulé, mais auquel l'affamé ne peut toucher sans être fusillé sur place. On laisse pourrir le raisin et l'olive, moisir dans les silos et les aires le grain que les Turcs ne peuvent consommer ou expédier. Djemal et ses complices s'enrichissent de ce qu'ils en laissent vendre à quelques privilégiés des villes avec défense d'en céder aux Libanais.

La soie de deux ans, évaluée à cent millions de francs, est confisquée, et d'immenses troupeaux sont parqués et gardés militairement sous les yeux hagards des montrants qui disputent aux animaux l'herbe à brouter.

C'est l'extermination organisée de toute une population d'innocents qu'on poursuit, systématique et impitoyable.

Sire, ce n'est pas encore toute la vérité. Son horreur dépasse toute imagination, et, en dépit de ma détresse et de l'audace que me donne le désespoir, je n'ose en faire à Votre Majesté un tableau fidèle, tel que m'en font certains récits et tel que, connaissant les Turcs, je m'en imagine les moindres détails.

Bien que Votre Majesté ait vu défiler tout ce que cette guerre a causé de misères et révélé d'horreurs, votre pitié se trouverait à court et votre confiance dans les paroles d'un modeste poète en serait peut-être ébranlée.

Mais ne suffit-il pas, sire, qu'il y ait un petit peuple innocent condamné à mort pour que votre âme s'émeuve et que votre pitié agisse ?

Vers qui tourner les yeux, en ce moment ? La France, ma patrie, ne peut aller au secours de ma malheureuse terre natale, et elle le voudrait faire que je l'implorerais de penser d'abord à elle-même. L'Amérique est loin. La distance affaiblit l'écho des plaintes. Et, sollicitée de toutes parts, elle aussi, ses représentants se sont ingéniés à secourir ceux vers qui leurs sympathies en Orient les portaient irrésistiblement.

Il y a le saint-père. Je viens de lui adresser une humble supplique. Il y a vous, sire, dont la jeunesse rayonnante, dont le grand cœur exercent dans le monde une attraction à laquelle personne ne résiste. Jeune roi d'un pays renommé pour son esprit et ses traditions chevaleresques, je viens supplier Votre Majesté de ne pas laisser perpétrer cette extermination barbare et criminelle d'un petit peuple inoffensif et innocent.

La France, l'Angleterre, l'Italie, belligérantes, ne pourraient intervenir que par la guerre.

Sire, la neutralité de l'Espagne pourrait intervenir par la paix.

Les obstacles de tous ordres, diplomatiques, internationaux, politiques, sont nombreux. Mais ils ne peuvent être insurmontables à un roi généreux, décidé à imposer le bien.

Que faut-il pour sauver ce qui peut encore être sauvé de ces malheureuses populations ?

Des missions des pays neutres dont on déciderait la Turquie à accepter la permanence et l'exercice de leur rôle : distribution directe d'argent et de vivres. Leur présence obligerait les Turcs à garder quelque pudeur ; et, peut-être, grâce à elles, le mal recevrait un palliatif assez puissant pour en arrêter la marche et les effets meurtriers et criminels.

Sire, ce n'est pas le laurier qui échoit à un conquérant que Votre Majesté en aurait, mais mieux que cela : à la couronne glorieuse des rois d'Espagne s'ajouterait un rang de perles, disant les larmes de reconnaissance que votre beau geste aura recueillies sur les joues amaigries des mères, sur celles, hâves, des enfants et le long des visages creusés des hommes qui auront survécu à ces calamités.

Je suis, avec un respect profond, de Votre Majesté, le très humble serviteur.

CHEKRI GANEM